

Anna de Sandre

Mordre la neige

Couverture
Francesco Pittau

Préface
Astrid Waliszek

Collection Pleine Lune

PARTIR, PEUT-ÊTRE

Déjà le cinquième Ouest...

Des rivières inondées au milieu
D'une grande part de terre,
Des langues vertes boisées
Par endroits
Et des coquilles d'amande vides
Dans des corbeilles de fruits –
Voilà aujourd'hui le lieu
Que j'habite,
Où les peaux de la brume
Collent une batiste
Humide
Sur des chiens laids
Et des femmes assommées,
Des enfants sans vie
Et des hommes sans faim.

Est-ce que le vieux qui mord
La lune
Et bave en marcel
Le soir, après sa trempe,
Reconnaît sa bru au bout
Du poing ?

Demain, peut-être,
Si j'ai la force de quitter Mamma Sue,
Je partirai.

À CÔTÉ D'ICI

À un jet de graines de pastèque,
Un jeune vautour enhardi
Attendait sur le haut
D'un batardeau
Que je dépende
Le linge, et puis le mort.

LOG CABIN

J'ai repoussé mon assiette
Et festonné un coupon de lin.

Puis, j'ai fumé près d'une indienne
Cachée dans la barque à fond plat qui traîne
Dans la remise depuis la dernière pêche
Avec Rose (la voleuse de quilts amish).

Je glissais la clope entre ses lèvres
Et puis les miennes
En me disant qu'on n'y verrait que du feu
Sur le chemin qui passe devant la maison.

Après le rangement de la vaisselle,
J'ai tracé un hexagramme dans la poussière
Au nord du perron
Et jeté le bâton
Entre des piquets
De bois mort colonisés
Par du lichen.

Bientôt viendront
Deux têtes plates à la langue qui pique,
L'homme et la femme mèmement
Crétins et saligauds,
Mais je n'épaulerai pas mon fusil
Car avant de rentrer boire un verre de sky,
J'ai flatté la tête
D'un chien errant
Couché sur le flanc.

LA LAME DOUZE

Aujourd'hui, j'ai vu
Un mandarin
Accroché
À la plus haute
Branche
D'un arbre
De vie
Dans la position
Du douzième arcane.

Alors, je me suis
Baissée
Pour cueillir
Un bouquet
Et j'ai mangé
Le blanc
Des fleurs de trèfle.

AMERICANA

Tu vois, me dit-il,
Quand tu écoutes
Du Neil Young
Après un mois
D'abstinence,
C'est un peu comme
Quand tu étanches ta soif
Avec de l'eau de pluie
Récupérée
Au fond d'une vieille
Cuve,
Et qu'en la buvant
Tu t'aperçois
Qu'il y était tombé
Aussi
Quelques étoiles.

COMME UNE TIERCE PICARDE

Mon vieux chat
Manque de souffle

Et c'est l'exacte
Vérité
De cet instant
Où il cherche
La violence du retour
De l'inspire
Qui le fait regarder
Fixement
Un point
Le plus loin
Possible
De ma raison

Quand il franchit
Sa ligne de vie
Sur le seuil
De mes bras
Je meurs
D'envie
De ne plus rien
Connaître

Je me sens alors
Aussi conne
Qu'une blatte
Cherchant à pisser
Sur un nid d'étoiles

DE VIEILLES ENVELOPPES ENCOLLÉES

Tu me parles de malles vieilles
Et entrouvertes,
Tu me chuchotes des histoires
Sauvées d'anciennes bobines
Déroulées et perdues
Dans les greniers de ta famille ;

Tu me dis que des fleurs
Dans ton chez-toi d'autrefois
Emprisonnent les mouches,
Et qu'une était si grande
Qu'elle aurait dévoré un garçonnet,
Là-bas à Tshikapa ;

Tu me répètes que les chutes Boyoma
Ont la force du souvenir
Que tu as de ton père,
Négociant du bois et de la potasse
Sous un soleil près d'assécher un fleuve
Et de sa langue à l'accent de Bruxelles, mais :
Qu'as-tu fait de vos lettres ?

LE DÉHANCHEMENT DU BALANCIER

À la façon d'une lettre ancienne,
Des souvenirs oubliés
Affleurent au coin du tiroir
Que la lecture d'un
Livre entrouvre parfois.
Alors, je dois m'enforcer d'un repos
Ou d'un délice
Pour toucher le bord
De cette châsse-reliquaire,
Empaumer sa poignée
Et tranquillement la faire taire.

Aujourd'hui lave hier
Tandis que demain gauchira
Les peines qui me tordaient les mains
Et sifflera un chant robuste
Dans les ors d'un rondo inégal.

Je profiterai alors de la fine sueur
Du battement à mes tempes,
De l'odeur d'un mois clair
Assaillant mes fenêtres
– Qu'il soit mars ou septembre –
Pour ajouter à ce trouble
En sortant à la faveur
D'un vent sec qui
Emmêlera mes cheveux plus
Sûrement qu'une étreinte.

DIVINE FLÂNERIE

Je marche sur un sol
Inégal
Et j'écrase
Parfois
Le crâne d'un dieu
Sous mon talon,
Comme une athée
Au milieu de
Mille hasards.

UN CADEAU DANS UNE CACHE

Un pélican frappe
À l'huisserie de la baie dont je devrais
Profiter davantage.

J'ai à peine imprimé
Mon territoire dans ce nouveau squat
Et j'ouvre au porteur
D'un jeune sandre rigide en queue-de-pie argentée
Et aux ouïes
D'un rouge prometteur.

Le matin rosit et va bruire.

Je descends la provende
En cuisine
Tandis que l'oiseau prend congé.

Ce jour encore, je ne connaîtrai pas la faim.

Je ne sais pas faire sonner
Les écus ni suer
Sous un quelconque labeur,
Mais j'espère
Après une toilette
De chat
Une bonne récolte
Du glanage que j'effectuerai
Dans le champ clos
– Après le virage à la sortie du patelin –
Pour accommoder le poisson offert.

Le jour évente les dernières caches :
Je ne suis plus à l'abri,
Il est temps que je sorte.

UN JARDIN DANS LA MAIN

Derrière un rideau
De pluie,
J'hésite à sortir.

Un rayon
Cru
A piqué
Au rouge
Le dos de ma main
Tendue
Puis lestement repliée
Sous l'averse.

Les gouttes
Grossissent
Le coquelicot en feu
Sur mes grains
De beauté,
Et voilà que
Je décide
Qu'il est
Mon nouvel ami.

Parce qu'une douleur
Apaisée
Retire sa lame
Je peux être
À nouveau
Fertile.

Peut-être
Que j'arrose,
Déjà,
Un autre jardin...

CHACUN SON RYTHME

Un escargot dort
Sur une feuille
De mûrier blanc
Et n'entend pas
Que je m'éloigne
À petits pas.

Il devra partir
Lui aussi,
Un ver à soie
Grignote l'ovale
Vert du lobe
Jusqu'à
La nervure.

Tant pis s'il perd
Son combustible
À doupion,
Il n'a pas
Ma prévoyance :
Je bâtirai
Ma nouvelle maison
Dans des houppiers
Qu'il glissera
Encore,
Pauvre hère,
D'un pied marin
Sur son collagène.

LA MAISON CALFEUTRÉE

Après, il y avait le silence ;
La marche à pieds nus
Dans la farine répandue
Un peu après les crêpes ;

Le rituel du thé
Et le Japon au bord des lèvres ;
La musique de chambre
Qui ne réveille pas le mal de tête ;

La voix des enfants chuchotée
(et oublier leur présence) ;
Le binage d'une misère dissimulée
Sous les ors d'un statut envié ;
Les murmures de l'hiver
Dans un tricot à col roulé.

Tout doit cesser,
Dormir et mourir sans bruit.
Est-ce assez
De l'entourer d'un ciel de nuit ?

EMPLOI DU TEMPS

Je ne fais pas
Pour ne pas
Me chagriner
Devant mes
Inachevés
De n'avoir pas
Le temps de
Faire.

CONJONCTION SOLI-LUNAIRE

Et s'il est vain de prendre la porte
Puisque nous marchons
Dans le jardin des peaux mortes,
Alors je garde la main sur la poignée.

À l'abri, le crois-je, de la quenouille
De Lachesis,
Je me retourne et sursaute
Sous les regards d'un parterre d'iris.

Je n'ai rien fait pour apaiser le passage
De ceux qui partent,
Ils ne m'en ont pas laissé le temps.

Quand je coucherai ma peau roide
En sera-t-il autrement ?

Ne viens pas au rendez-vous,
Perds la carte qui mène au bout
Et tourne avec la foule
Autour de la boule
Adorée à chaque retour de l'été.

JUSTE APRÈS

Le ventre replet d'un lapin trapu

La joie de le toucher

Et rire et hurler

En soie d'Alger surfine, brodé

Des éclats du Grand Arrêt sous les doigts

Et rien ne bouge sur la table

Sur une trame serrée en lin métissé

Les ombres poudrées d'un papillon sot

La peur de le tuer

Et chercher du nongat

En paperolles souples, roulées

Les fumerolles en bas

Et pas de bruit dans le chenil

Dans la neige d'un dessert de plume

La chair et la brillance d'un poisson fertile

L'envie de le manger

Mais où sont mes semblables

En sanguine ocre et beige

Le nuage du champignon

Et aucune vie malgré la pluie

Entre deux murs de rêve.

CE N'EST PAS DU SOULAGES

J'essuie mes couteaux et macule ainsi de blanc
La pente des toits – fierté de Lapraz,
Le fendeur d'ardoise
De Lens-le-Bourg.

Je ralentis le bouillonnement
De la sève sous les écorces froides et dures :
Les prochains fruits en seront meilleurs.

Je cache le chasselas de Noël
Dans un tonneau au cerclage incertain.

Le gros Roland épaule et pointe
Dans sa lunette
Un volatile pétrifié par le gel.

Le hurlement de Grand Rémy,
Charrié dans la fonte du torrent
L'avant-dernière année des treize lunes,
Saisit la courbe de son index sur la détente.

Il pleure, écrase ses paupières
Sous la peau de son gant ;
Les flocons le harcèlent.

Je l'enfonce dans le blanc
Dont j'enforcis la profondeur
À l'aune du poids de son remords...

TRANSPORTS

Un temps parcimonieux,
Ramassé entre deux
Tonneaux
D'une automobile,
Suffit pour broyer
L'espoir de son conducteur,
Soucieux
De rogner encore
Un bout de vie
Malgré des crocs limés
Par une meule d'échecs.

C'est en vain qu'il voudra
D'un nouveau rythme
Asynchrone avec son cœur,
Car la pleutrierie – cette vieille pute
Aux lèvres mordues –
Le ramène à chacun de ses élans
Dans une attente dépassionnée
Et bloquée sur des rails
Face à un train hostile
Jeté à grande vitesse.

Je voudrais relever le hasard
De ses fonctions d'entremetteur,
Celui-là même qui a fait de ce pilote,
Fragile et trouillard,
Le postillon des poneys
Qui me traînent
D'une épreuve à l'autre
Et dressée sur un appaloosa,

Pouvoir anticiper
Les prochaines avaries,
Ses grains de sable
Et ses criquets pèlerins.

MORDRE LA NEIGE

Les flocons
Rattrapent les traces...

Une sente
Aurait dû marquer
L'endroit, le nouvel
Espace blanc...

Le village dira bientôt
Que Suzanne Follon est couchée
Sur le froid,
Qu'il l'a rapidement
Givrée
Dans son gros anorak –
Comme elle l'était
Par un grain depuis la ruine
Du magasin.

Le vieux Bernard siffle
Ses chiens
Et maintient l'allure
Du traîneau.
Du bois noir, des congères : voilà
Tout ce qu'il croise.

Il respectera la morte
Et attendra le printemps
Pour la trouver
Aux premiers nettoyages.

Ce sera son hommage
Et puis la ville est si loin
Qu'on peut ici
Choisir l'heure
De son dernier soupir,

Car s'endormir dans la neige
Quand le matin touche
Les nuages
Reste parfois
L'ultime douceur.

LA PLUIE FRAPPE SA MONNAIE

Il arrive que l'on ouvre
Sa petite bourse
De larmes chaudes,
Puis qu'on cherche
Une lavette
Pour sécher le comptoir.

Moi, j'affronte la chaleur
Tête nue
Et mon chagrin
Exsude par le bras
Que je monte
Inlassablement
Au-dessus
Des yeux mi-clos
De ma caste.

Un jour, Fils-de-patron,
Tu iras visiter le musée Magritte
À Bruxelles
Pendant que ses bonshommes
Blancs
Tomberont sur moi en gouttes
De pluie.

Soi-disant bienfaiteurs,
Ils appuieront
Bientôt sur ma nuque
Dans les flaques salivaires
De leur appétit vorace.